

## Prédication du 11 décembre 2016

Matthieu 11, 2-10 et Nombre 20, 8-12

Nous vivons dans un monde de performances. Il semble que nous sommes toujours supposés faire mieux : être plus efficaces au travail, être plus chics, plus modernes, plus beaux, plus libres, plus cools ; et surtout il faut avoir l'air d'être tout cela à la fois, sans faire d'effort particulier.

Bref, il faut être plus heureux et il n'y a pas un instant à perdre ! Les réseaux sociaux, les émissions de télé et les *flux* de YouTube les plus populaires tournent souvent autour de ce thème : « la réalisation personnelle. » Comment réaliser les potentiels que je porte en moi ? Comment exploiter mes talents au mieux ? Comment exprimer mon individualité sans trop me distinguer quand même.

Sans arrêt, la vie nous demande de trouver des réponses à un tas de questions qui sont très difficiles à gérer et qui nous mènent facilement au stress et à un sentiment d'insuffisance. Les politiciens demandent à nos jeunes de savoir ce qu'ils veulent faire avec leur vie le plus vite possible ; pour trouver un emploi, il faut savoir « quelle future carrière est-ce que je souhaite ? », « quels sont mes rêves ? », « comment envisagerais-je de les réaliser ? » Et une fois qu'on a trouvé un emploi, on ne doit pas arrêter de développer ses compétences et d'améliorer ses résultats.

À première vue, les questions posées par Jésus dans le texte d'aujourd'hui semblent poursuivre ce même but. Jésus demande à la foule de gens qui l'écoutent s'ils savent pourquoi ils le suivent : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? » Pourquoi êtes-vous sortis dans le désert pour écouter la prophétie de Jean-Baptiste ? » Jésus demande une réponse à ses auditeurs.

Mais la foule est stupéfiée ; elle est fascinée et étonnée par les actes et les paroles de cet homme singulier qui est sorti de nulle part et qui prêche un renversement de toutes les valeurs. Mais elle n'a pas de réponse à donner.

Dans le désert il y avait un type marrant, bizarre, un excentrique vêtu de poil de chameau qui mangeait seulement des sauterelles et du miel sauvage et qui disait des choses bizarres. Il est bien possible que la foule soit simplement sortie pour assister à un spectacle qui pouvait lui faire oublier les devoirs et les obligations du quotidien pour un instant. C'était un divertissement. Mais maintenant, Jésus demande une réponse, une explication. La foule est confrontée dans une sorte d'épreuve, encore une performance à relever, des attentes à réaliser.

Mais je ne crois pas que ce soit l'intention de Jésus. Jésus n'attend pas de réponse de la foule ; il n'attend rien de nous. Ce que l'évangile réalise en mettant ainsi en scène les paroles de Jésus est un trait de génie : l'évangéliste crée un miroir qui nous montre la part plus intime de nos cœurs. Il démonte nos ambitions de réussir et de réaliser des performances. Il montre que dans la rencontre avec Jésus, il n'y a rien à expliquer, il n'y a pas de performance à faire. Ce n'est pas à nous d'agir, mais à Dieu. Notre seul devoir, c'est de réaliser que Dieu a déjà agi – notre seul défi, c'est de croire.

Mais alors pourquoi Jésus éprouve-t-il le besoin de demander à la foule ce qu'ils sont allés voir dans le désert ? Pourquoi parlent-ils de roseau agité par le vent et d'un homme vêtu d'habit magnifiques ? Clairement, les réponses aux questions que Jésus pose sont « non » - la foule n'est pas sortie dans le désert pour voir un roseau ou un homme vêtu d'habits magnifiques ; elle est allée voir Jean-Baptiste.

Pour trouver un peu de sens aux questions de Jésus et aux images qu'il invoque, j'aimerais à mon tour invoquer une des pensées les plus célèbres du grand théologien du 17<sup>ème</sup> siècle, Blaise Pascal.

Dans sa pensée, Pascal utilise l'image d'un roseau qui est penché dans le vent. Mais il se sert d'un jeu de mots qui reflète l'effet miroir dans les questions de Jésus. Il écrit que « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. »

Le but de la pensée de Pascal est de décrire la condition de l'homme dans l'univers. Par rapport à la nature, l'homme est penché, il est faible comme le roseau dans le vent. Mais en même temps, l'homme est

particulièrement fort parce qu'il fait part de cette nature et a appris à la maîtriser. Le roseau est penché dans le vent, mais à cause de son habilité à penser, il ne tombe pas. Il est donc un roseau pensant.

Ce jeu de mots entre « pencher » et « penser » permet à Pascal de concentrer le paradoxe de la nature humaine ; que nous sommes composés de faiblesse et de grandeur – entre la maîtrise et l'impuissance.

Je reste un peu plus longtemps chez Pascal avant de retourner aux questions de Jésus. Parce-que ce n'est pas par coïncidence que Pascal a écrit cette pensée. Le siècle de Pascal – le 17<sup>ème</sup> siècle – était une révolution dans la connaissance humaine. Les inventions du microscope et du télescope ont permis à l'homme de découvrir le monde à nouveau. Et c'était un monde transformé. C'était le monde des deux infinis : le microscope a dévoilé l'infiniment petit qu'on retrouvait dans les cellules, et le télescope a dévoilé l'infiniment grand des espaces des cieux.

Cette découverte a tout changé. Mercredi dernier marquait par exemple le 340<sup>ème</sup> anniversaire de la découverte de la vitesse de la lumière. Cette découverte a eu lieu à Paris en 1676 : en observant les lunes de Jupiter avec son télescope, l'astronome danois, Ole Rømer, a découvert ce phénomène dont l'importance dans l'histoire de la science ne peut être exagérée.

Ces deux objets – le télescope et le microscope – marquent donc le commencement d'une révolution dans l'histoire de la connaissance humaine qui a fourni des résultats incroyables : c'était la conquête du monde extérieur, des océans et de l'espace, mais c'était aussi la conquête du monde intérieur : les progrès de la médecine et de la psychologie.

Paradoxalement, cette révolution de la connaissance humaine n'a pas su maîtriser sa propre origine : même si la psychologie a fait bien de progrès, elle n'a jamais réussi à maîtriser l'esprit humain ; notre propre âme et notre cœur restent et resteront pour toujours partiellement cachés à nous-mêmes.

Pour Pascal – qui était, je vous le rappelle, un scientifique de génie – il était crucial que l'homme reste humble par rapport à soi-même ; qu'il ne se laisse pas éblouir par ses propres moyens. Autrement dit : le plus important, c'est que l'homme ne croit pas que c'est à lui de faire une performance ; il doit se souvenir que ses forces sont limitées.

Or les limites de l'homme ne s'affichent jamais plus clairement que dans la rencontre avec l'absolu. Avec le Dieu chrétien.

La dynamique de l'homme qui s'étend entre la maîtrise et l'impuissance est généreusement prise en exemple dans l'Ancien Testament. Ainsi, dans Nombre 20, 8-12, l'autre texte biblique d'aujourd'hui, Dieu refuse à Moïse de rentrer dans le pays qui lui avait été promis. Pendant une crise d'eau, Dieu dit à Moïse de commander à un rocher de donner de l'eau, mais devant la communauté d'Israël, Moïse finit par taper sur le rocher avec son bâton. Et du coup Moïse est refusé d'entrer au pays.

L'acte de Moïse et la punition de Dieu peuvent nous sembler hors de proportion. Il peut être difficile de comprendre pourquoi Moïse est tellement sévèrement puni pour avoir tapé sur un rocher. Mais pour trouver du sens dans cette disproportion apparente nous devons nous souvenir de la disproportion que Pascal a identifié dans l'homme. Moïse n'a pas su séparer ses propres responsabilités et les limites de son pouvoir du pouvoir infini de Dieu. En tapant sur le rocher il a exposé un doute au pouvoir divin.

Le philosophe anglais John Austin a souligné que l'homme crée la vérité par une double action : par les actes physiques et les actes de paroles. Par exemple, un pasteur crée une nouvelle vérité quand il réalise un baptême. Dans cet acte, les mots en eux-mêmes ne suffisent pas – ils doivent être accompagnés par l'acte physique de verser de l'eau sur la tête de l'enfant.

Mais la simplicité de la volonté divine contraste tout à fait de celle de l'homme : en créant le monde, Dieu a seulement parlé. Aucun geste n'était nécessaire. Maintenant il dit à Moïse de faire pareil que lui – d'avoir confiance en la parole seule et non dans les actions humaines – Moïse n'y arrive pas. La punition de Moïse est une façon de l'auteur d'exprimer la distance qu'il y a entre Dieu et l'homme.

Retournons donc aux questions de Jésus. Son message transforme l'adversité : les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts reviennent à la vie. Quand il demande une explication à la foule c'est donc pour montrer qu'elle ne pourrait jamais en donner une. Que les forces de l'homme sont limitées.

Mais il faut quand même retenir que la foule est sortie dans le désert. C'était peut-être un avertissement, mais il y avait dans leur action, dans le fait qu'ils se soient levés et soient partis dans le désert, un véritable espoir. Un espoir qu'ils trouveraient dans le désert quelque chose d'important. Ils attendaient un événement ; même s'ils ne pouvaient exprimer ou expliquer ce qu'ils attendaient, ils avaient l'espoir que c'était la venue du Messie.

L'espoir est fabuleux. Parfois il peut nous manquer. Comme il manquait à Moïse dans le désert. Et comme Jean-Baptiste n'était pas certain que Jésus fût le Messie. Mais ils étaient tous les deux des prophètes seulement – des hommes avec tout ce que cela comporte de doutes et d'insuffisance.

L'attente de l'évènement est justement la définition du mot « advent » qui vient du latin « adventus ». Évènement. Ce temps est un temps d'attente durant lequel nous sommes supposés nous préparer spirituellement pour recevoir le Messie ; la parole de Dieu.

Augustin parle de l'importance de se tourner vers Dieu pour pouvoir recevoir Sa parole. Pour lui, se préparer spirituellement consiste à trouver le silence intérieur qui conquiert nos propres ambitions, notre volonté et les multiples voix qui ne cessent de tourner dans nos têtes. Le silence de la prière domine nos illusions de pouvoir.

Ainsi je vous invite à garder ce temps de l'avent comme un temps de contemplation silencieuse. Préparons-nous pour Noël par la prière continue du silence intérieur dans toutes nos actions quotidiennes. Ouvrons ainsi nos âmes à l'inspiration de la grâce divine et trouvons confort dans la promesse que dans le Royaume des cieux, le plus petit sera encore plus grand que le plus grand des prophètes.

*Bastian N. Vaucanson*